

Bébé est mort

Collection Mille et un bébés

dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violents, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux...

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur

www.editions-eres.com

Bébé est mort

Expériences, rites et célébrations

Sous la direction de Joël Clerget

avec

Josiane Bernon

Christian Biot

Aline et Didier Bournot

Émilie Dubail-Coyault

Imam de la Grande Mosquée de Lyon

Odile Journet-Diallo

Rabbin Eliahou Lachkar

Colette Maillard

Isabelle Riaboff

Mille et un bébés

DRAMES ET ALÉAS DE LA VIE DE BÉBÉ

érès

Le présent volume des « Mille et un bébés », centré sur les expériences, les rites et les célébrations, composé de textes originaux, fait suite au numéro 31 de la revue *Spirale*, éres, septembre 2004, que nous vous proposons de lire en complément.

Version PDF © Éditions éres 2012

ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2468-8

Première édition © Éditions éres 2005

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Table des matières

Chagrin de mère <i>Où est sa mort ?</i> <i>Joël Clerget</i>	7
Un enfant qui ne vient que pour repartir <i>Reconstructions rituelles en Afrique de l'Ouest</i> <i>Odile Journet-Diallo</i>	29
Témoignage <i>Aline et Didier Bournot</i>	47
Expérience <i>Emilie Dubail-Coyault</i>	57
ÉVOCATIONS RELIGIEUSES, PRATIQUES FUNÉRAIRES	
Pratiques et coutumes dans le judaïsme <i>Rabbin Eliahou Lachkar</i>	69

Nés parmi nous	
<i>Christian Biot</i>	73
Religion musulmane	
<i>Imam de la Grande Mosquée de Lyon</i>	81
L'Autre Rive	
<i>Josiane Bernon et Colette Maillard</i>	83
Note à propos des funérailles d'enfants dans le monde tibétain	
<i>Isabelle Riaboff</i>	95
Annexes	
Quelques associations	97

Joël Clerget

Chagrin de mère *Où est sa mort ?*

Les rituels autour des morts périnatales se transforment, intégrant l'accompagnement des familles et des soignants. Au niveau institutionnel (législation, hôpital, aumônerie, pompes funèbres, mairie...), la prise en compte de la réalité de la mort des bébés, du chagrin et du deuil qu'elle implique, ainsi que la reconnaissance des rites nécessaires pour inscrire cette mort dans la réalité sociale, religieuse et culturelle, s'affirme de plus en plus. Il convient cependant de respecter les rythmes et les temps propres à chacun, de ne pas faire obligation à tous de passer par les mêmes chemins balisés par le savoir-faire actuel ou une soi-disant vérité psychologique. Symboliquement, l'inscription de l'enfant mort est décisive car, si *l'acte* de naissance dit, né que je suis, que je mourrai un jour – *mors certa, hora incerta*, la mort est certaine,

Joël Clerget, psychanalyste, Lyon, membre praticien de la Société de psychanalyse freudienne, auteur de L'enfant et l'écriture, érès, 2002, appartient au collège de Spirale.

l'heure incertaine –, l'acte de décès dit que je suis né, et nommé. Ces deux actes officiels réunissent la loi de la vie comprenant le fait d'être mortel et le réel de la mort, donc. Or, que son enfant soit mortel, et puisse mourir, toute mère le refuse, de toutes ses forces et viscéralement.

C'est le cri déchirant d'une mère à la perte de l'enfant, tel celui de Rachel. *Écoutez ! À Rama on entend une plainte, une amère lamentation : c'est Rachel qui pleure ses fils. Elle ne veut pas être consolée pour ses fils, parce qu'ils ne sont plus* (Jérémie 31, 15).

C'est le pourquoi sans fin de la mère au chagrin. « La mère, après coup, refait le chemin parcouru, et tout naturellement se cogne à ces *j'aurais dû*, qui ne mènent nulle part », écrit Aline Schulman dans *Paloma*.

C'est le cri maudit de la mère éplorée, désertée de la vie, esseulée et sans force, n'entendant plus que sa douleur, une douleur qui la rend sourde. C'est le cri terrible qui perdure imprononcé dans le fond de sa gorge nouée.

C'est le râle perdu d'amour mêlé. Du souffle de la vie où elle s'était livrée nue, sans réserve, acquiesçant, la voilà pressurée par la mort, le souffle court et coupé, au bord de l'évanouissement, au vertige étourdissant qui l'enlace d'abîme et de folie, éparpillée, dissoute. Détruite. Déchue, croit-elle, de son titre de mère, et si souvent coupable, coupée de son homme.

L'œuvre de la génération vient de s'arrêter dans son corps ou juste après la naissance. L'œuvre de la parole a rompu son cours certain. La vivacité de l'adresse qui lui fait dire *mon bébé* ne touche plus les chairs vives du bébé, mais la prégnance de ses chairs mortes.

L'image lui revient au cœur, avec sa blessure de mère dépossédée, sur l'écran parfois vide du regard du père. Elle serre contre le sein meurtri de son attente le corps inerte de son enfant inanimé, la masse froide de l'enfant mort au regard absent de sa sève. Elle est rendue à la douleur nue d'un abyssal chagrin.

La mort réelle prend place dans le tressage des liens mère-enfant, dans le tissage de leur lien d'origine, sur le treillis des relations d'une mère à ses autres : mari, compagne, enfants, parents, amis, collègues, travail, activités, loisirs... Mais la douleur du deuil est inédite, parce que si nouvelle, tellement déroutante. Elle ouvre en nous la porte à des zones de douleur jamais encore souffertes. Alors, on essaie de faire face à cette actuelle douleur à coup de douleurs passées, celles des manques, des échecs antérieurs, celles des séparations, des ruptures antécédentes. On cherche à l'appivoiser avec du connu pour s'y faire et faire avec elle. Mais aucune douleur déjà vécue ne s'avère être à la hauteur de celle-ci, inégalée, inégalable, tellement sans pareille. Irréparable.

La dimension du temps ne tient pas seulement au temps qui passe, au temps qu'il faudrait pour oublier, car, dans notre inconscient, rien ne s'oublie. Le temps est le temps nécessaire à ce que *ma douleur* s'intègre à mon histoire, dans le fil de mes douleurs d'antan et de jadis, réactivées.

La petite fille est morte. Jamais sa mère ne lui dira ce que c'est que d'être enceinte et que d'attendre un bébé. Il n'y eut pas le temps de ces paroles. Voilà ce dont est privée une maman au décès de sa si petite fille : elles ne parleront pas, entre femmes, des choses de la vie des femmes en leur corps. À toutes deux, cela aura manqué.

Les mères disent que l'on ne se remet jamais définitivement de la mort de son enfant, car le réel de sa mort s'impose à vie. Elles le disent. Toute mère qui perd son enfant perd une part d'elle-même, non pas que son enfant fût une part d'elle-même, ni qu'il fût cette part perdue, car, s'il vivait, il serait toujours autre à elle, ex-corporé de par la naissance, mais avec sa mort, une part de soi se perd qui ne se retrouvera plus : béance à forme de plaie ouverte, fracture de l'esprit, faille du savoir, brisure de l'être, vide en soi-même, rupture d'amarres, vécu d'amputation de corps.

Et c'est là, dans cette passe de douleurs, que retentit le cri de détresse à l'anniversaire de la mort. Écoutons là cette mère qui pleure par-dessus toute clameur, hurlant pour ne pas céder à la tentation de la mort, qui gémit pour échapper au spectre des enfers et aux attraits de l'Abîme.

Écoutons, dans le recueillement et le silence de notre lecture, la rigueur et la précision des paroles, que je vous livre intactes. Ces séances, qui ont eu lieu dans un temps déjà bien éloigné, je me les rappelle avec une vive acuité. Je les avais recueillies comme à mains nues. Je n'ai rien souligné dans les citations d'Angeline, pour tenir vigile la lecture de ce qui réunit et condense tout ce que je soutiens à travers ce texte des Mille et un bébés et celui de *Spirale* (numéro 31). Je sais gré, comme le disait Winnicott, de ce que je *dois* à mes patients, dans la modestie du recueil et le partage de l'expérience humaine.

Angeline tout d'abord, pleurant.

J'ai la peur au ventre. Aujourd'hui, cela fait trois ans que Didier est enterré. Je voulais parler d'images choquantes. C'est un jour de souvenir et de rendez-vous. J'ai une boule affreuse,

les jambes coupées. J'ai peur de ne rien pouvoir dire. J'ai peur de ce que je vais dire. Quand on parle de la mort, il y a tout ce qu'on doit voir, tout ce qui fait comprendre que l'enfant est mort, ces choses qui restent en soi.

Ce que j'ai entendu, c'est le dernier souffle, ce corps qui se vide de toute la vie qui lui reste. C'était comme une pause, une ponctuation, et après, ce regard, fixe, et ces yeux qui ne veulent pas se fermer, ce regard qui me faisait peur, et on ne pouvait pas les fermer, et après, les lèvres qui changeaient de couleur. C'était effrayant. Je remontais toujours le drap.

Ce qui est difficile, c'est de savoir que c'est fini. En fait, les images font peur. On voudrait se détourner. Après, très vite, le froid de son corps, l'impossibilité de le tenir contre soi. Parce que le froid me repoussait, je ne pouvais plus le prendre contre moi. Le contact de ce corps tout froid et blanc, ça me repoussait. Je ne pouvais même pas lui toucher la main, c'était trop glacé, ce corps inerte qui ne réagissait plus à ce que je pouvais dire. Je sentais bien que la vie s'était retirée, même si je voulais le serrer contre moi. J'avais honte, je ne voulais pas rester comme ça à côté de lui. J'avais tellement peur. C'était insoutenable d'être à côté, sans contact. Ça revient comme des regrets. Je voulais rester contre lui jusqu'au bout. Je pouvais rien faire.

L'autre image, c'est le cercueil. C'est fini. Tout ce que j'ai mis dans le regard pour pouvoir l'absorber, l'englober, parce que c'est la dernière image. J'ai failli hurler. Je pouvais pas accepter. Je voulais me repaître de cette image, ne rien oublier, me souvenir de tous ses traits. Là encore, je ne pouvais rien faire, même pas le tenir. J'ai seulement mis une photo de toute sa famille, nous tous réunis. Je le regardais, mais on n'arrive

pas, je n'arrivais pas à prolonger. Quoi ? J'aurais voulu que tout ce que je prenais en moi, ça le fasse persister. Y a un moment où il faut que ça s'arrête, et ils referment. C'est fini, depuis, je ne l'ai plus revu.

[Elle s'apaise, mais reste serrée sur elle-même.]

Quand même, son visage qui réapparaît là, je le vois, je le revois exactement comme il était, blanc, au repos, détendu. J'avais même l'impression qu'il souriait. Son visage était plus détendu qu'il n'avait été d'un an. Il était tout pâle. Je voulais que cette image me reste. Je l'ai imprimée dans moi. En fait, quand je l'évoque, c'est cette image qui revient tout le temps, celle de cet instant qu'il fallait garder, ne pas laisser s'échapper, plus forte du fait de ce contact qui n'était plus possible. Je mettais tout dans les yeux. Dans les derniers mois, je mettais beaucoup de choses dans le contact. Je le serrais contre moi. Je le portais. Et même, dans ses derniers moments, je l'ai tenu très fort contre moi. Je voulais lui communiquer tout mon amour, et tout d'un coup, je ne pouvais plus le toucher. C'est mes yeux, mes yeux, qui se remplissent de lui.

Quand je pense à tout cela, je voudrais mourir. C'est trop lourd. [Elle pleure très fort.] C'est trop dur. Et la dernière chose qui m'est cruelle, c'était le fait de l'enterrer. Je ne voulais pas le mettre sous la terre. C'est horrible. J'aurais voulu le garder, mais pas dans la terre. Des fois, quand je sors le soir dehors, lui, il est dans la terre avec le froid. J'aime pas cette idée. Ça paraît idiot, quoi, mais, pour moi, c'est très dur le fait que son corps soit dans la terre. Ça aurait été différent si je l'avais mis dans des murs, pas sous la terre. J'arrive à me dire que, dans son corps, il n'éprouve plus rien. C'est pour ça que l'idée de mettre de la terre sur lui m'est insupportable. J'ai

beaucoup le fantasme « enterré vivant ». J'avais besoin de me rassurer, que j'avais bien senti, et s'il a eu des sensations par rapport à tout ça. J'imaginai qu'il avait froid, qu'il ressentait l'humidité – la nuit surtout. J'ai des terreurs, surtout quand je sens le froid qui me fait rentrer en courant dans la maison. Je l'ai abandonné tout seul dans la terre. Je ne peux plus le réchauffer en le prenant contre moi.

Souvent, la nuit, je touche la main de mes enfants. Cette chaleur qui passe, je m'accroche à cela. C'est important cette idée du froid dans son corps.

Huit jours plus tard, Angeline reprend : J'ai eu une semaine assez difficile. Je sentais arriver une angoisse qui ne reposait sur rien, quelque chose de très noir qui m'envahissait. Un accès d'angoisse était en moi en une fraction de seconde. Le sentiment de vie moche et désespérante au milieu de la semaine, après un profond désir de lutter contre ça et ne pas vouloir me laisser submerger par cela. En comprenant que ces angoisses étaient complètement liées au bouleversement de la séance passée, à ce retour du moment de la mort de Didier, j'ai eu la volonté de laisser venir. Je n'ai pas envie de sombrer dans la déprime et la tristesse, comme à d'autres moments. Il y a quelque chose du deuil de Didier qui prend forme. J'ai vraiment revécu ce qui s'était passé à ce moment-là, ce qui m'a habitée. J'étais un peu hors de ce qui se passait.

Pendant la semaine me revenaient les paroles d'une chanson, tout le temps : « La nuit se pose dans la chambre où tu reposes pâle et glacé couché sur ton lit de roses, couché pour l'éternité. » Ces paroles m'ont obsédée. C'est revenu tout le temps. Ça émergeait en permanence.

Ma vie est en train de s'ancrer à ce moment-là que j'ai vécu, et j'ai continué après. Ma vie doit passer par ce moment-là pour pouvoir aller vers l'ailleurs. L'anniversaire de la mort de Didier ne s'est vraiment que concrétisé cette année. Jamais je n'avais pu retourner à ce moment-là avec mes émotions. J'ai besoin de les laisser sortir. Elles finissent par m'étouffer.

La chanson m'a permis de mettre des mots sur ce que j'ai vécu dans la séance passée. Tout ce qu'elle dit : la pâleur, le froid, ce sont les images que j'ai exprimées la dernière fois et qui m'ont blessée. J'ai une blessure profonde liée à ces instants-là. Je suis traumatisée par ce froid et cette pâleur, par cette séparation pour l'éternité. Cette prise de conscience de la notion de temps, que c'est pour un long temps. Il repose pour l'éternité. C'est plus jamais que je le reverrai en vie – et surtout d'avoir bien conscience que mes angoisses, c'était à cause de ce retour en arrière, d'être repartie à la source de ma douleur.

J'avais peur le temps du voyage à Lyon, car je revivais le coup de téléphone à partir duquel est née toute cette peur. J'étais dans les escaliers. Mon mari a décroché. J'ai entendu rapidement, au son de sa voix, qu'il se passait quelque chose. Je suis entrée dans le bureau. J'ai entendu les mots du médecin. J'aurais voulu me taper la tête contre les murs. « Vous connaissez le pronostic de cette maladie, c'est le décès. Didier va très mal. S'il doit décéder ici, vous savez qu'il sera dans de bonnes conditions. » Et moi, je me cognais la tête contre les murs. Brusquement, je réalisais quelque chose, je n'avais jamais cru au pronostic de la mort. J'étais sûre qu'il serait sauvé. Là, il me disait que ça pouvait arriver. Après, il n'y avait que le désir de le rejoindre vite, la peur de ne pas arriver à temps.

Je ne pouvais pas parler. Cette douleur dans le ventre, comme l'autre fois. Qu'est-ce que j'allais trouver en arrivant ? Je pouvais entrer dans la chambre. Le mouvement de Didier dès que j'ai passé la porte : il s'est tourné vers moi. Oh, ce mouvement vers moi, avec le masque et la machine. Il n'y avait plus que lui qui comptait : le soulager, l'aider à respirer. Il était contre moi, je lui disais : « Allez, vas-y, mon Didier, vas-y. » J'avais sa tête contre moi, je le serrais très fort. Je lui parlais. Je l'encourageais. Tout à coup, le bruit de la machine qui ne marque plus rien, et son regard qui est fixe, et moi qui continuais à lui dire : « Allez, vas-y, oh. » Et puis, l'infirmière qui écoute son cœur et qui dit : « Alors, mon biquet, qu'est-ce qui t'arrive ? » Et puis c'était fini. Le médecin voulait nous parler dans le couloir. Je voulais partir. J'ai pas réalisé. J'y ai pas vu. Il n'y a que mon mari qui m'a dit : « C'est fini. » Je l'ai cru. J'ai compris. C'est fini pour une fraction de seconde.

« On ne peut plus rien faire. » La force de ces mots-là, c'est horrible. Ces deux mots, *c'est fini*, qui viennent me dire que je ne peux plus rien faire.

L'acte du deuil se consomme en un travail de rappel des dates commémoratives, sur des pleurs scandant le rythme d'un tel cheminement.

Écoutons cette fois Marie.

Après une fausse couche faisant suite à la mort d'un bébé, un autre enfant naît : Rémi. La présence de ce quatrième enfant ramène Marie à la mort du précédent, dans un partiel recouvrement des lieux. Elle perçoit bien sa peur pour la vie de Rémi, le nouveau bébé. Elle exprime l'interposition de l'image

du bébé mort, Hector, s'imposant entre elle et Rémi, ce qui eut tendance à mettre en cause sa propre vie à elle. Une confusion la traverse parfois entre Hector, mort, et Rémi, vivant, ayant pour fond la possibilité de la mort : « Quand je vais le remettre dans son lit, je pense qu'il pourrait mourir. » Pareille pensée, fruit d'une expérience de vie, est une singulière douleur maternelle. Et cela la reconduit à ce dont elle pâtit dans la vie. Elle pleure, se sent abandonnée.

Elle accueille son quatrième enfant sous le sceau d'une scission : « Je me sens presque coupée en deux par la présence d'un enfant... J'ai très peur de retrouver un autre enfant. J'ai peur d'être tiraillée intérieurement entre la présence d'un autre enfant et l'absence d'Hector. J'ai peur d'avoir des sentiments de rejet vis-à-vis de celui qui sera là. J'ai l'impression d'être coupée en deux : un enfant dans mon ventre et, dans la tête, pas du tout. Hector, il a encore trop de place dans ma tête pour que je puisse avec plaisir accueillir un autre enfant...

J'ai fait un cauchemar : l'enfant mourait tardivement, à sept-huit mois de grossesse... Je suis hantée par cette idée. Ça ne fait pas de doute à mon mari que cet enfant viendra au monde. »

Quand le quatrième enfant a près de 2 ans, survient l'anniversaire du précédent, Hector.

Lors de cette séance, elle pleure fortement.

Aujourd'hui, c'est le quatrième anniversaire de la mort d'Hector. Je n'avais pas envie de venir. Quand je réalise le rêve que j'ai fait cette nuit, je n'avais pas envie de venir.

Hier soir, je n'étais pas bien. Je me suis réveillée, j'étais bien. Ce rêve me donnait des points forts de vérité personnelle, de ce qui avait pu se tramer.

J'ai rêvé que je rencontrais un homme au rez-de-chaussée d'un bâtiment qui bordait un cloître, même si c'est pas une abbaye, c'était peut-être dans un grand amphithéâtre... avec une cour intérieure, sur trois parties. Il était avec sa fille aînée. Elle avait dans ses bras un petit garçon. Elle le tenait comme je porte mes enfants lorsqu'ils ont 4 ou 5 ans. À y réfléchir, il ressemblait à *ce que* pourrait être Hector...

J. C. : Ce que...

Ouais. Quand je pense à Hector, c'est toujours l'image d'un nouveau-né. Je n'ai jamais eu l'image d'un enfant comme cette nuit. Ce petit garçon, je l'ai gardé avec moi. Je me souviens de l'avoir porté, et d'avoir eu peur qu'il se fasse renverser par une voiture. Les choses précises s'arrêtent là.

Il est certain que, dans mon rêve, ça ne s'est pas terminé par une mort. Quand je me suis réveillée, je n'étais pas dans la souffrance. C'était un enfant adorable, très facile d'accès. Rien ne s'est passé de façon dramatique. Je l'ai laissé repartir.

Quel lieu ? Ce qui est dur en en reparlant, c'est le rêve et la réalité.

Je suis jamais en fait... pas vraiment en souffrance. Tout ce qui touche à un tout petit corps frêle – c'est douloureux de le porter. Je suis très en souffrance avec tout ce qui peut être proche d'Hector, que j'ai laissé en fait. Maintenant que j'ai vu un petit garçon dans le rêve, ça va m'être difficile de croiser un enfant de son âge dans la réalité, de 4 ans. Jusqu'à maintenant, je n'avais pas de représentation précise.

Une semaine plus tard.

Ce rêve, c'est pas un cauchemar.

Cet enfant, je le rendais, dans un climat de douceur et de paix.

Je n'ai pas à vivre l'arrachement que peut représenter la mort d'un enfant qu'on a pu avoir dans les bras... Oui, c'est d'un autre ordre. Je crois que ma vie serait un calvaire s'il arrivait quelque chose à Rémi. J'aurais énormément de mal à survivre. Je ne peux pas dire que ça ait été cela.

Ce qui m'est difficile et très peu partageable, je sens qu'*il y aura toujours une souffrance, qu'il y aura toujours une place vide, et tout le temps...* au quotidien. Je n'aime pas que l'on me demande combien *j'ai eu* d'enfant. Je dis trois, mais intérieurement, c'est quatre. C'est là où c'est *impartageable*.

Le rêve, surtout en lui donnant ce visage, me donne une indication sur sa présence au fond de moi, plus qu'une indication, une certitude. Je pense que j'en avais besoin. Quelque chose a été rassuré en moi, parce que tout ce travail de représentation s'est fait à mon insu, à l'insu de ma confiance.

Une mère reprend lentement, comme un convalescent allant encore à pas comptés, les humbles tâches de sa vie quotidienne de maîtresse de maison. Elle reprend peu à peu le souffle des choses à faire, et qui sont le lot de celle qui vit au milieu des siens. Mais son cœur continue d'être malmené par la souffrance qui en fait le siège et l'étreint. Elle ne retrouve pas le sommeil. « Toutes les joies des autres lui étaient des regrets », écrit Pascal Quignard.

Elle contemple le médaillon de l'enfant mort dans lequel elle a enfermé une image. Au retrait des autres, elle parle avec

l'image, au-delà de la mort, lui demandant des nouvelles, se plaignant de sa douleur, irrémédiable et solitaire. Elle acquiert la certitude que la vraie vie a cours désormais chez les morts. Le petit lui répond, tente de la rassurer, mais en vain. Elle demeure dans le remords. La culpabilité la tourmente sans cesse. Le regret l'assaille et la tient encore à ces heures.

Les songes peuvent-ils guérir le sens de la vie ? Le passage par le rêve est une voie pour que la mort rêvée, prime la vie. L'épreuve de réalité de la souffrance, *la brusque réaction de la douleur*, pour le dire avec Marcel Proust, excède toute élaboration, déjoue toute attente et déborde tout calcul. Hélène Cixous rappelle combien la souffrance ne cesse de se déplacer, de nous surprendre, d'aller ailleurs, car rien ne l'arrête, dans la mise à mal des mille et un moi qui sont altérés par la perte du bébé mort.

Deux scènes peuvent permettre de reprendre vie : le jeu et le rêve. *Le jeu éclaire le deuil*, dit avec pertinence Pierre Fédida, car il porte le deuil au geste d'une forme, quasi chorégraphique (*L'absence*, p. 138), par où le désir reste de la mise. Le rêve, comme nous venons de l'entendre avec le récit de Marie, offre une scène où l'image se fait parole, œuvre en elle et la déploie. Tous deux, rêve et jeu, *travaillent* à la production d'une œuvre de vie dans la succession de générations, par et dans le souffle du nom.

Wo ist ihr Tod ? Où est sa mort ? dit Rainer Maria Rilke. Le poète poursuit : *Où donc s'échappe-t-elle hors de moi ?* Où donc hors de moi ? reprend Pierre Legendre, relevant l'incommensurable mesure de toute séparation d'avec l'objet perdu, blessure toujours s'ouvrant, et si singulière dès lors qu'il s'agit de la mort de son enfant. Pareille question témoigne de l'exis-

tence comme étant vouée aux séparations ainsi que du rapport avec le sans retour de la mort. Face à la figure du bébé mort, un principe d'ouverture tente de s'arrimer à la dimension du lieu : *Où donc ?* Et tant que l'espace du lieu se pose, nous vivons comme sujet dans la résidence de la parole, sur le site de la demande et du désir. *Où est sa mort ?* Assurément pas dans le cadavre, car la question est véritablement celle-ci : en quel lieu puis-je *situer* sa mort ? En quel espace intime ? Où mettre en nous la mort de l'enfant mort ? Et quel deuil œuvre à travers cette perte sans remède, là où le mort est son cadavre, mais non point la mort.

Le petit mort nous confronte à la mort. Il nous met face à notre mortalité qui adosse, en un point de subtile jonction, le sexe à la mort. Le sexe par où l'enfant vient au monde, y venant, comme nous-même, en mortel. La mort qui peut frapper à tout instant, et sans prévenir. Une homélie médiévale disait : « Dès qu'un homme entre dans la vie, il est assez vieux pour mourir. » Cela rejoint le propos de Françoise Dolto : nous mourrons parce que nous vivons. Cela est notre mort. Mais celle de notre enfant survient dans le vacarme d'une assourdissante douleur. Comment retrouver silence et paix ? Silence, on tourne à nouveau les pages d'une vie où prennent place le nom, le souvenir, des élans régénérés...

Où est sa mort ? Poser la question, c'est s'adresser. C'est implicitement s'adresser à un Autre que soi : ses frères en humanité, l'Autre de la parole, Dieu... Car ce que la mort de mon petit déjoue et dérouté, c'est de ne plus savoir où adresser (ou de ne plus en avoir la force) mon cri de détresse et d'amour, en un lieu invoqué par le *où ?* Un lieu qui s'arc-boute à la présence d'un Autre à qui parler et s'adresser. Je suis telle-